



J'ai dit la vérité. — Page 150, col. 7.

cinquante au second suffisent. Monsieur de Rambouillet vient lui-même de nous le dire. Mais, a-t-il ajouté, ces cent hommes manquent. Eh bien ! je vous les amène.

Un murmure de surprise et de joie circula dans l'auditoire.

— Oui, reprit Gabriel d'un accent plus ferme en voyant les esprits un peu ranimés par sa parole, j'ai rallié à trois lieues d'ici le baron de Vulpergues avec sa compagnie de trois cents lances. Nous nous sommes entendus. J'ai promis de venir ici, à travers tous les dangers du camp ennemi, m'assurer des endroits favorables où il pourrait entrer dans la ville avec sa troupe. Je suis venu, comme vous voyez, et mon plan est fait. Je vais retourner près de Vulpergues. Nous partagerons sa compagnie en trois corps, je prendrai moi-même le commandement d'un des détachements, et, la nuit prochaine, nuit sans lune, nous nous dirigerons, chacun de notre côté, vers une poterne désignée d'avance. Nous aurons certes du malheur s'il n'y a qu'une de nos trois troupes qui échappe à l'ennemi distrait par les autres. En tout cas, il y en aura bien une, cent hommes déterminés seront jetés dans la place, et ce ne sont pas les provisions qui manquent. Les cent hommes seront postés, comme je le disais, à la porte Saint-Jean et au boulevard Saint-Martin, et dites-moi maintenant, monsieur Lauxford, monsieur de Rambouillet, dites-moi quel point des murailles pourra livrer à l'ennemi un passage facile ?

Une acclamation universelle accueillit ces bonnes paroles qui venaient de réveiller si puissamment l'espoir dans tous les cœurs découragés.

— Oh ! maintenant, s'écria Jean Peuquoy, nous pourrons combattre, nous pourrons vaincre.

— Combattre, oui, vaincre, je ne l'ose espérer, reprit avec autorité Gabriel ; je ne veux pas vous faire la situation meilleure qu'elle n'est, je voulais seulement qu'on ne vous la fît pas pire. Je voulais vous prouver à tous, et à vous le premier, maître Jean Peuquoy, qui avez prononcé

de si vaillantes mais de si tristes paroles, je voulais vous prouver d'abord que le roi ne vous abandonnait pas, et puis que votre défaite pouvait être glorieuse et votre résistance utile. Vous disiez : immolons-nous. Vous venez de dire : combattons. C'est un grand pas. Oui, il est possible, il est probable que les soixante mille hommes qui assiègent vos pauvres remparts finiront par s'en emparer. Mais d'abord gardez-vous de croire que la généreuse lutte que vous aurez supportée vous expose à de plus cruelles représailles. Philibert-Emmanuel est un soldat courageux, qui aime et qui honore le courage, et qui ne punira pas votre vertu. Ensuite, songez que si vous pouvez tenir dix ou douze jours encore, vous aurez peut-être perdu votre ville, mais vous aurez certainement sauvé votre pays, Grand et sublime résultat ! Les villes comme les hommes ont leurs titres de noblesse, et les hauts faits qu'elles accomplissent sont leurs titres et leurs aïeux. Vos petits-enfants, habitants de Saint-Quentin, seront fiers un jour de leurs pères. On peut détruire vos murailles, mais qui pourra détruire l'illustre souvenir de ce siège?... Courage donc ! héroïques sentinelles d'un royaume. Sauvez le roi, sauvez la patrie. Tout à l'heure, le front baissé vous paraissiez résolu à mourir en victimes résignées. Relevez maintenant la tête ! Si vous périssez, ce sera en héros volontaires, et votre mémoire ne périra pas ! Donc, vous voyez que vous pouvez crier avec moi : Vive la France ! et Vive Saint-Quentin !

Vive la France ! vive Saint-Quentin, Vive le roi ! crièrent cent voix avec enthousiasme.

— Et maintenant, reprit Gabriel, aux remparts et au travail ! et ranimez de votre exemple vos concitoyens qui vous attendent. Demain, cent bras de plus, je vous le jure, vous aideront dans votre œuvre de salut et de gloire.

— Aux armes ! cria la foule.

Et elle se précipita dehors toute transportée de joie, d'espoir et d'orgueil, entraînant par ses récits et son enthousiasme ceux qui n'avaient

pas entendu le libérateur inespéré que Dieu et le roi venaient d'envoyer à la ville épuisée

Gaspard de Coligny, le digne et généreux chef, avait écouté Gabriel dans le silence de l'étonnement et de l'admiration. Quand toute l'assemblée se dissipa avec des cris de triomphe, il descendit du siège qu'il occupait, vint au jeune homme, et lui serra la main avec une sorte de surprise.

— Merci ! monsieur, lui dit-il, vous avez sauvé Saint-Quentin et moi de la honte, peut-être la France et le roi de leur perte.

— Hélas ! je n'ai rien fait encore, monsieur l'amiral, reprit Gabriel. Il faut maintenant que j'aille rejoindre Vulpergues, et Dieu seul peut faire que je sorte comme je suis entré, et que j'introduise ces cent hommes promis dans la place. C'est Dieu, ce n'est pas moi qu'il faudra remercier dans dix jours.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIEME PARTIE.

### LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

— Écoutez-moi ! écoutez-moi !... s'écria Margareth recouvrant tout à coup la parole. Écoutez-moi, et je vous expliquerai tout.

— Parlez, dit le roi.

— Je ne suis pas coupable d'ingratitude pré-